



Statut et place des Kabartous au sein de la société Maba du Ouaddaï (Tchad)

Mahamat Adoum Doutoum

► To cite this version:

Mahamat Adoum Doutoum. Statut et place des Kabartous au sein de la société Maba du Ouaddaï (Tchad). 2017. <hal-01632243>

HAL Id: hal-01632243

<https://hal.science/hal-01632243v1>

Preprint submitted on 9 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Statut et place des Kabartous au sein de la société Maba du Ouaddaï

Mahamat Adoum Doutoum
Historien – Enseignant Chercheur
Directeur Général Adjoint de l'Institut Afro-
Arabe pour la Culture et les Etudes
Stratégiques

Bamako – Mali

Note Préliminaire

Dans les années quatre-vingt-dix, nous avons publié un travail de recherche dans la revue « Journal des africanistes » à Paris intitulé : « Place et statut des forgerons dans la société Maba du Tchad ».

Après vingt-six années écoulées, nous avons jugé indispensable et nécessaire de revisiter le contenu de cet article afin de mettre fin à la réprobation et au rejet qu'il a suscité au sein du clan Kabartou (sages, notables et intellectuels). Nous reconnaissons que notre texte avec le recul du temps est truffé de contre-vérités et des données erronées et inexactes. Nous nous assumons, c'est propre à tout chercheur abusé par des informateurs peu crédibles. Ils nous ont induits en erreur en nous livrant des informations qui ne cadrent pas à la réalité sociale de nos frères Kabartous, nous n'avons pas eu le temps de les vérifier et de les recouper à l'époque avant sa publication, base de la déontologie de tout travail de recherche. C'est là que réside notre regrettable erreur, cause d'un très grand préjudice moral, nous le reconnaissons et nous demandons pardon à toute la communauté Kabartou et lui exprimons nos sincères regrets.

Le clan Karbatou, Maba et Ouaddaïen n'appartient pas à un clan casté moins encore à la corporation des forgerons. Nos ressenties investigations démontrent à suffisance que les Kabartous avaient joué un rôle fondamental pendant la création et l'évolution sur le plan historique du Sultanat du Ouaddaï jusqu'à son abolition par la colonisation française. Les premiers clans Mabas dont les Kabartous étaient classés à l'époque parmi les clans nobles selon les écrits et la tradition orale. Les documents authentiques fournis par l'élite religieuse du clan confirment ces assertions qui sont également confortés par les ouvrages (cf. références bibliographiques) des explorateurs et des chercheurs contemporains et renforcés par les récits de la tradition orale de la région dans les milieux Mabas.

En nous référant à toute cette documentation matérielle et immatérielle, nous nous sommes attelés donc à réécrire l'histoire du clan Kabartou malgré les préjugés négatifs de l'époque dus au poids du passé et à la mentalité rétrograde et calomnieuse de certains individus d'Abéché à son égard dans le but de susciter la division au sein des clans Mabas citadins entretenant de ce fait cette confusion regrettable avec la caste des forgerons qui n'existe pas dans la société Maba moins encore au sein des différents clans Mabas du Ouaddaï.

Ceci étant dit, nous nous permettons encore de demander pardon, très sincèrement et du fond du cœur, sans aucune arrière-pensée, à tous nos frères de la communauté Kabartou dans son ensemble de nous excuser des préjudices moraux causés par inadvertance par le contenu de notre article publié à l'époque dans un esprit d'innocence absolue. Nous ne nourrissons d'aucun préjugé, d'aucune « haine », d'aucun mépris envers qui que ce soit.

Enfin, cette étude sur l’histoire du clan Kabartou nous a suffisamment édifié et conduit à le publier grâce à la mise à notre disposition d’une documentation inédite et des informations fiables, combien précieuses et décisives fournies gracieusement par certains illustres sages du clan résidents à Abéché pour mener à son terme ce modeste travail par la traçabilité, la lisibilité et la visibilité du parcours du clan Kabartou à travers l’histoire du sultanat du Ouaddaï dans un esprit d’objectivité et de neutralité absolue.

Introduction

Les Mabas (13 cantons) sont les autochtones du sultanat du Ouaddaï, situés dans les deux gouvernorats de Ouara et du Ouadi-Fira. La société ouaddaïenne est composée de plusieurs ethnies d'origines diverses dont les Mabas sont l'élément central. Les Mabas sont eux-mêmes subdivisés en plusieurs clans homogènes, vivants sur un même territoire, liés par une même histoire et utilisent une langue commune appelée : le bura-mabang¹. Ces clans fondateurs du sultanat à sa naissance sont concentrés autour des deux anciennes capitales : Ouara puis Abéché. Les clans les plus emblématiques qui composent l'ethnie Maba² sont : les Kodoï, les Kondongo, les Kabartou, les Kachméré, les Kelingnen, les Madaba, les Malanga, les Madala et les Abissa. Comme le montre cette énumération, les Kabartou constituent effectivement un clan à part entière, selon les critères de l'époque, parmi les clans nobles au sein de l'ethnie Maba. Qui sont-ils ? Quels rôles ont-ils joué dans l'histoire du Ouaddaï ? Quelle place ont-ils occupé au sein des structures étatiques très élaborées du sultanat de 1635 – 1912 ?

I- Les différents rôles des Kabartous au sein du sultanat

Selon les récits de la tradition orale Maba, les Kabartous historiquement étaient parmi les ethnies et clans qui ont participé activement « les armes à la main » à la fondation du sultanat en 1635. D'après des documents en notre possession, document d'archives en arabe traduit par nos soins (voir annexe I et II), l'ancêtre des Kabartous : Fôt-Abou Darak était l'un des sept compagnons (moines et guerriers) du premier Sultan du Dar-Ouaddaï le nommé Abdal Kerim Djaddadal-Islam. Fôt a participé, toujours selon ce document, à l'instauration du sultanat et à la propagation de l'Islam dans cette contrée en tant que chef politique et militaire (Kamkoulak) de la région de Ab-Magar ou Amakhar (canton Dap-Dap, région du Batha-Est). Il était à l'époque le porte-parole du sultan et l'agent de justice (greffier) chargé de l'application de la charia et de l'exécution des décisions de la justice par les membres de son clan.

Selon le premier explorateur arabe El-Tounsy, qui a séjourné à Ouara durant quatre ans pendant le règne du sultan Saboun, les Kabartous étaient à la fois officiers de justice et bourreaux³ chargés par le sultan d'exécuter les condamnés à mort et « dans les cérémonies

¹ Trenga, G : le bura-mabang du Ouaddaï, Paris, éd. Institut d'Ethnologie, 1947. Cf. Brève histoire du Ouaddaï suivi d'un dictionnaire Maba-Arabe-Français.

² Carbou, H : La région du Tchad et du Ouaddaï. éd. Leroux, 1912. T2. Cf. pp : 105 -269 sur la population du Ouaddaï, très intéressant.

³ El-Tounsy Ibn Oumar: Voyage au Ouaddaï. 1851. Cf. pp : 327 et 367. Traduit de l'arabe par Dr Perron. Paris, éd. Duprat.

officielles, sonnaient de la trompette et battaient des tambourins ». Ils étaient également les maîtres des cérémonies (us et coutumes ancestrales) royales pendant les successions, car eux seuls sont les détenteurs des secrets occultes à exécuter durant ces événements. De ce fait, ils jouissent d'une grande marque d'estime et de respect. Ils inspirent un sentiment de peur (crainte) chez les autres clans parce qu'ils sont proches du pouvoir et hommes de main du sultan.

Un autre explorateur allemand, le Dr Nachtigal⁴ qui a séjourné à Abéché en 1874, a observé que les Kabartous sont chargés de l'exécution des sentences royales, mais les six mois de séjour passés à Abéché en tant que élément étranger n'étaient pas suffisants pour lui permettre de pénétrer la société Maba afin de faire la distinction entre un clan, c'est le cas, et une caste. Pour illustrer le rôle d'exécuteur, l'histoire de la tradition, chose avérée nous apprend qu'un autre explorateur allemand du nom de Vogel, naturaliste de profession a été exécuté par les Kabartous sur ordre du sultan Mahamat Chérif (1868 environ) dans les environs du palais royal d'Abéché soupçonné d'espionnage au profit de son pays, une information confirmée (l'exécution) par le commandant Trenga qui nous a signalé dans son livre sur le Bura-Mabang que le « Kabarak est le bourreau en chef, chargé des exécutions »⁵. Les différents rôles et positions occupés par les Kabartous nous sont soulignés par ces trois auteurs, mais aucun d'eux n'a examiné la question de leur identité et de leur appartenance clanique ou ethnique à la société Maba ou ouaddaïenne, moins encore de leur lien ou alliance avec les autres clans Maba et la notabilité ouaddaïenne de l'époque. Quand est-il exactement ?

II- Les Kabartous : Mythe fondateur du clan

Selon les récits de la tradition orale du clan⁶, les sages ont retenu et fait pérenniser trois versions différentes pour expliquer la spécificité du terme « Kabartou » qui les désigne sur le plan ethnologique et se sont fait appeler ainsi par les autres clans.

- La première version d'ordre historique indique que l'ancêtre fondateur du clan, Fôt Abou-Darak était un chef prédicateur et guerrier, il a consacré sa vie à la prêche de l'Islam, à l'enseignement du Coran et des pratiques ou techniques des ablutions et des cinq prières journalières indispensables à tout nouveau adepte de l'Islam. Quand Fôt revenait de ses tournées, il posait souvent à ses élèves la question suivante : « nadoum da kabbartou ? », ce qui signifie en arabe locale « l'avez-vous appris à faire la takbira ? »

⁴ Nachtigal, G : Le voyage de Nachtigal au Ouaddaï. Traduit de l'Allemand par J. Van Vollenhoven. Paris – 1903 ; éd. R. G du BCAAF n°4.

⁵ Trenga, G –op-cit, cf. page 23 « chapitre sur l'histoire)

⁶ Le récit sur les trois versions sur l'origine du mot Kabartou nous a été transmis par un sage du clan.

- La deuxième version d'ordre sociale stipule que : dans un passé lointain, il y avait eu un problème (une dispute ?) au sein des sages du clan. Le sultan du Dar Ouaddaï a été saisi en vue d'une médiation ou conciliation. Après avoir résolu le problème en question, le sultan leur aurait dit : « Kalamkou da hayine intou bess yâ kabbartou » ce qui signifie « votre problème est simple, c'est vous qui l'aviez amplifié ».
- La troisième version d'ordre linguistique révèle que : comme tous les autres clans Mabas dont le nom commence par la lettre « k » (Kondongno, Kechmeré, Karanga, etc...) les Kabartous utilisent beaucoup la lettre « k » dans leur langage. C'est pourquoi on les appelle « Kabartou ». Ces trois versions à caractère historique, sociale, juridique et linguistique attestent l'ancienneté de la présence du clan dans la région, mais nous ignorons quelle est la version adoptée par la majorité des membres du clan. C'est-à-dire celle qui constitue la référence préférée du clan.

III- La localisation géographique des Kabartous dans la région

L'ancienneté du clan Kabartou au Dar-Maba nous est attestée par la présence et la participation de l'ancêtre du clan Fôt Abou-Darak, à l'édification du sultanat aux côtés du sultan Abdelkerim. Il nous est également prouvé par les différents rôles joués par les membres du clan au sein du pouvoir tout au long de l'histoire du Ouaddaï en tant que maîtres des rituels des cérémonies d'intronisation et de succession de chaque nouveau sultan pendant la procession et l'ascension à la montagne Toreiya jusqu'à la plate-forme du sommet pour un séjour d'une semaine à l'attente de l'acceptation partant la légitimité du nouveau sultan et son agrément par l'apparition d'un gros serpent censé représenter le totem de l'ancêtre des Mabas (voir la description très détaillée de la cérémonie de l'intronisation du sultan Doud-Mourra, 1903, rapporté par Trenga dans le chapitre sur l'histoire du Ouaddaï). Il nous a été également rapporté par les récits de la tradition orale que les Toundjours pendant leur règne au Ouaddaï avaient associé les Kabartous en tant que détenteurs des secrets des pratiques antéislamiques du terroir dans le souci de préservation de la stabilité en intégrant les pratiques culturelles, cultuelles et divinatoires du milieu. Le dernier roi Toundjour du nom de Daoud ordonnait souvent l'organisation des cérémonies pour l'abondance des pluies, des récoltes, pour la paix, la guerre ou la quête des richesses. Les génies supposés habiter les grottes des montagnes (Kourboukou au pays Kodoï) sont souvent visitées et consultés par les maîtres et connaisseurs de ces pratiques. L'influence de l'Islam a fait disparaître ces pratiques depuis les années soixante, mais tout un pan de certaines pratiques cultuelles ancestrales mabas, par une sorte de syncrétisme sont intégrées dans les pratiques religieuses musulmanes. Par exemple, la confection des amulettes

(gris-gris) contre les armes à feu, contre la sorcellerie, la guérison de certaines maladies, l'accession à un quelconque pouvoir ou à la richesse.

Il est également avéré que certains milieux mabas croient que la bura-mabang était à l'origine la langue parlée par seulement le clan Kabartou. Ce qui fait dire à ces derniers qu'ils étaient non seulement les vrais locuteurs et propagateurs de cette langue, mais ils étaient également les maîtres du pays avant son islamisation et sa mutation en sultanat. Nous avons tendance à croire à ce mythe même s'il n'y a pas un écrit qui l'atteste, il nous est rapporté par la tradition orale du Ouaddaï. Les bouleversements sociaux causés par l'avènement de l'Islam dans certaines régions du monde font que souvent les vaincus (anciens gouvernants) sont associés au nouveau pouvoir islamique par une sorte d'alliance pour la stabilité du pouvoir et la paix sociale.

Ainsi, nous pensons que si les Kabartous étaient associés au pouvoir du sultan du Ouaddaï dès sa création, c'était une opération de légitimation du nouveau pouvoir et de son renforcement, une opération basée sur l'imposition des dogmes de l'Islam et de l'intégration des pratiques cultuelles ancestrales par ses gardiens censés être les Kabartous. Nous signalons que ces derniers, en plus de la langue Maba, utilisent une autre langue, une sorte de verlan dérivée du bura-mabang qui n'est comprise que par certains mabas initiés.

Tout cet argumentaire nous atteste la présence des Kabartous au sein de la société Maba depuis l'instauration du sultanat (1635) jusqu'à nos jours.

Malgré le rôle prépondérant de Fôt Abou-Darak et de sa gestion de la région de Ab-Magar au tout début du sultanat, les Kabartous ne sont pas regroupés présentement dans un canton ou région propre à eux comme certains clans Mabas. Ils se sont installés dans la région au gré de leurs intérêts et à leur convenance.

Les nouvelles frontières des cantons (création française qui n'existait pas dans les structures du sultanat) instaurées par l'administration coloniale en 1912 après le découpage du territoire ouaddaïen, ont regroupé, désarticulé et déstructuré l'unité et la cohésion au sein des clans et entre les clans sur les plans sociale et géographique. Ainsi, les clans Malanga, Madala, Kondongno et les sous-clans Haouali, Khouchta, Am-Soubakha et Guerriyat ont gardé leur cohésion au sein du canton Guerri. Les Kelinguens sont intégrés avec d'autres sous-clans dans le canton Modjobo, tandis que les Kechméré et les Kadjangna dans deux cantons portant leur nom, mais en cohabitation avec d'autres clans. Les Kodoï subdivisés en plusieurs cantons, certaines familles des clans Malanga, Abissa et Madala se sont retrouvés au sein des cantons Bourtail et Oulad Djamaa. C'est dans l'optique de la philosophie de la nouvelle politique coloniale basée sur la déstructuration des fondements de la société traditionnelle et la création d'une nouvelle chefferie fidèle et dévouée à sa politique de la « division pour mieux régner ».

Le Ouaddaï a subi du XX^{ème} à nos jours des événements malheureux majeurs tels que les guerres coloniales, les famines récurrentes, les sécheresses cycliques, le massacre du coupe-

coupe⁷ (15 novembre 1917), l'émigration massive vers d'autres contrées humides favorables à la pratique de l'élevage et de l'agriculture, le dérèglement climatique qui a entraîné un désastre écologique du moins dans la région nord d'Abéché, la raréfaction des pluies et la disparition des nappes phréatiques. Tous ces facteurs ont provoqué un exode massif des Mabas vers la ville d'Abéché, les régions du sud (Dar-Sila, Salamat), de l'est (Assounga), de l'ouest (Batha, Hadjar-Lamis) ainsi qu'au Soudan et en République Centrafricaine.

A titre d'illustration, le canton Guerri, le plus touché par ces facteurs était constitué jusqu'aux années cinquante de 240 villages. Aujourd'hui il n'existe que 137 villages effectivement habités. Il déplore la disparition de 103 villages. Il n'en reste que des traces, des vestiges (danagisses pl. de doungouss en arabe local). Ce qui explique en partie à notre entendement le départ et la dispersion des Kabartous également à travers les régions précitées.

Dans un passé lointain, une source Kabartou⁸ nous rapporte que les Kabartous habitent certains villages qui leur sont propres dans le canton Guerri. Mais après vérifications faites par nos soins, il n'en reste que des traces ou vestiges, résultant des facteurs évoqués un peu plus haut. Par exemple :

- a- Dans le canton Guerri, les villages de Tibine, Chefferi, Dabar, Addiker, Kalankara et Kiweissiyat (au nord du village de Koïbo ?) étaient habités par les Kabartous.
- b- Dans le canton Dabdab (région du Batha Est) , le village de Amakhar-Oumar était habité exclusivement par les Kabartous.
- c- Dans le canton Modjobo (région de Wara), le village de Kidjimirra 2 était également habité par eux.
- d- Dans le canton Khachoum al Wadi (région de Wara) on nous a signalé les vestiges du village Dabanga habité à l'époque par les Kabartous.
- e- Dans le canton Ouadi-Chok (région de Ouara), le village de Banatil. Tous ces villages énumérés, sont abandonnés aujourd'hui par Kabartous, il n'en reste que des traces ou vestiges.

Par contre, toujours selon notre informateur habitant dans la région et en contact avec ses frères Kabartous, le village de Gngangaw dans le canton Massalat-Magrane (région de Am-Dam) est peuplé exclusivement par les Kabartous. Ce village est situé à environ 15 km de la sous-préfecture de Magrane. L'actuel chef de ce village s'appelle Zakaria Djibrine. Ils pratiquent

⁷ Pour plus d'informations sur ce drame cf. à l'article de Mahamat Adoum Doutoum et au chapitre « les vêpres ouaddaïennes » de J. Hilaire in Du Congo au Nil ... Ouaddaï, cinq ans d'arrêt.

⁸ Pour la localisation actuelle des Kabartous, les indications sont fournies par cette source Kabartou (Abéché).

l'agriculture et l'élevage et s'adonnent à la transhumance comme le font les arabes nomades du Ouaddaï. Très influencés par ce mode de vie, ils sont en voie d'arabisation (culture) au point où certains ne parlent même plus le bura-mabang, leur langue d'origine.

La localisation précise des Kabartous faute d'un regroupement dans un seul canton n'est pas chose aisée. Néanmoins, grâce à la précieuse contribution de certains érudits du clan, on note la présence des Kabartous, vivant actuellement (de nos jours) dans des villages de certains cantons de la région en symbiose et dans la coexistence pacifique avec les populations du Ouaddaï, du Dar-Sila, du Hadjar-Lamis et du Batha-Est.

Ainsi, dans le Ouaddaï géographique, leur présence est avérée présentement dans les villages des cantons suivants :

- a- Au canton Guerri : villages de Matoucouli et d'Amdalam.
- b- Au canton Bourtail : villages de Ngeri et de Titir.
- c- Au canton Khachoum al Wadi : le village de Arboudji.
- d- Au canton Ouadi-Chok : villages de Ab-Khouta, de Marchout, de Batouma et de Banatil.
- e- Au canton Modjobo : villages de Korneille et de Kidjimirra 2.
- f- Au canton de Abkar : village de Abkar.
- g- Au canton Massalat : à la sous-préfecture de Magrane, le quartier Hayal-Madârisse est géré par un chef Kabartou.
- h- Au canton Ouadi-Hamra : le village de Guinguilim.
- i- A Abéché, ils se sont regroupé aux quartiers : Kabartou, Ahmadal-Badawi, Ardal-Habayib, Hilé-Kinine, Agad Rachid Barrani et à Aldjazira.
- j- Dans la région du Dar-Sila : le village de Kerfi.
- k- Dans la région de Assounga : à Adré précisément, au quartier Hayal Zouhour.
- l- Dans la région de Ouadi-Fira : les sous-préfectures de Mâta et de Am-Zoer (sous-préfecture de Baltine).
- m- Dans la région du Batha-Est : le village de Assartini (canton Massalat)
- n- Dans la région de Hadjar-Lamis : aux villages de Bayo (15 km de Arbout-Châtak) et de Gâma. Ils se sont établis dans ces villages lors de la grande famine qui a frappé le

Ouaddaï en 1913-1914 appelée par la tradition « Djou-Am-Sadour » pour survivre à cette meurtrière famine comme toute la population du Ouaddaï. Les archives coloniales nous révèlent que la population d'Abéché à titre d'illustration d'après le recensement effectué en 1915, a diminué de 20.000 personnes en 1909 à 6.000 âmes en 1914. Ils ont adopté le mode de vie des arabes nomades, agriculteurs et éleveurs, en voie d'arabisation mais ils ont conservé le nom de leur clan et leur identité Kabartou même s'ils ne parlent plus leur langue d'origine, le bura-mabang au profit de l'arabe dialectal, langue du terroir des arabes Dabbaba.

- o- Dans la capitale N'Djaména : bien avant les années soixante-dix, la présence d'un nombre non-négligeable des cadres et intellectuels Kabartous (fonctionnaires, administrateurs, techniciens, universitaires et étudiants) des commerçants détaillants et des restaurateurs était avérée.
- p- Au Soudan : le village Tamargo (région de Gadârif) est habité en grande partie par des Kabartous émigrés du Ouaddaï. Il est sous la gestion du chef de ce village d'origine Kabartou. Leur existence nous est également signalée à Khartoum et à Oum-Dourman.

IV- La contribution de l'élite religieuse dans l'expansion de l'Islam au Ouaddaï

Les Kabartous étaient parmi les premiers clans Maba ayant adopté l'Islam dès la création du sultanat ouaddaïen. Ils sont sunnites d'obédience malikite, adeptes de la Tidjaniya. Ils étaient également à l'origine parmi les propagateurs de l'Islam dans la région. Ce clan Maba recèle en son sein quelques grands marabouts (ulémas et fughaha') et des érudits détenteurs des secrets des sciences occultes musulmanes et traditionnelles. Ils n'inspirent pas seulement le respect et la crainte, mais ils sont très influents au sein du clan et au sein de la société ouaddaïenne.

Le clan a produit quelques célèbres imams des mosquées et de célèbres marabouts (cheikh) spécialistes en théologie et en science juridique. Nous citons par exemple : Faki Hamid Saad connu sur le nom de Aboundjidat, c'est le tout premier prédicateur du chef de canton Doutoum Abdelbagui(Guerri) ; Faki Doudban Saad parmi les oulemaas kabartous qui se trouvaient dans le village ; Faki Yaya Mahamat Yaya, Faki Hassan Ahmat connu sur le nom de Abdahabaye, Faki Walda, Faki Adam Mahamat, Faki Adam Mahamat , le Faki **Djahadine Oudâ'a** (établi à Magrane, département du Djourf-al-Ahmar), l'imam Faki **Marine Mahamat** et **Faki Abiat Mahamat** (fils de l'érudit Cheikh Mahamat Abou Wartagna) responsable de la Zawiya du quartier Kabartou d'Abéché, Faki Labodé Bahar, Faki Bahar Walad Zene connu sous

le nom de Aboulkoubra, le célèbre Cheikh Mahamat Malik dit Cheikh Birké qui dirige présentement une khalwa (école coranique moderne) au Soudan. Parmi les cheikhs qui ne sont plus de ce monde, nous ne pouvons pas citer le Faki Lamadine, le Faki Abou Dédé, le Faki Abou Wartagna, le Faki Awada Albeyine Chouga Nassour et le Faki Abdelkerim Adam. Ils avaient tous consacré leur vie à l'enseignement du Coran et des sciences islamiques dans toute la région et au-delà. Car, dans la société traditionnelle Maba, l'Islam occupe une place très importante, et la mémorisation du Saint Coran pour tout maba est une obligation et un critère d'intégration sociale dans la classe des adultes.

V- La Problématique de la scolarisation à l'école française

Le problème de l'éducation à l'école des blancs était une question qui a fait couler beaucoup d'encre. L'école française a été rejetée en bloc dès le départ par tous les ouaddaïens. Le diplomate et chercheur, le Dr Issa Hassane Khayar⁹ a étudié cette question et a publié un livre intitulé : «le refus de l'école » résultat du retard constaté dans la scolarisation des enfants de toute la région. Les Kabartous, tout comme les autres clans Mabas en général englués dans les valeurs de la société traditionnelle de l'époque ont accusé un très grand retard dans ce domaine. Ce constat était la manifestation du rejet de la civilisation judéo-chrétienne et du refus de sa culture. Pour eux, la langue française équivalait à la langue des chrétiens, des infidèles (couffards en langue arabe locale). Dans l'entendement des Mabas, apprendre cette langue voir s'habiller comme les blancs c'est devenir « chrétien » donc un apostat. Pour rappel, le Ouaddaï sous l'égide du sultan Doud-Mourra¹⁰ (1903-1911) a opposé une farouche résistance armée aux troupes de la colonisation française, et ce pendant neuf (9) ans. C'était pour les Mabas un affrontement entre deux cultures, deux civilisations. Le drame du massacre au coupe-coupe des ulémas ouaddaïens d'Abéché, des arabes Mahamids de Biltine et des marabouts de Chokoyan le 15 novembre 1917 a également été l'un des facteurs ayant accentué ce sentiment de rejet.

L'école française¹¹ a été créée à Abéché en 1923. Elle était fréquentée à l'époque uniquement par les enfants des tirailleurs (sénégalais, maliens, guinéens) et quelques enfants issus des familles d'origine « esclaves ». Les opérations de recrutements forcés ont poussé les ouaddaïens à une forte émigration vers le Soudan. Ceux qui se sont résignés ont trouvé la parade

⁹ Khayar, I.H : Le refus de l'école : contribution à l'étude des problèmes de l'éducation chez les musulmans du Ouaddaï. (Tchad), éd. Maisonneuve. Paris 1976, 140 p.

¹⁰ Ferrandi, J. 1912 : Un chevalier noir. In revue l'Illustration, n°3599. Pp : 121 – 122 sur la reddition du sultan Doud-Mourra, son arrivée à Abéché, son séjour et son départ en exil à Fort-Lamy (N'Djamena). cf. Annexe 3.

¹¹ Fabre, P : Les heures d'Abéché. Marseille, éd. Cahiers du Sud. 1936 ; 285 p. Fabre était le premier maître de cette école, beaucoup d'informations sur les élèves, les cours de langage et son déroulement.

en envoyant les enfants de leurs « esclaves » en remplacement de leurs enfants ou en les épargnant en payant une contrepartie aux commandants ou des tirailleurs véreux, des bœufs en guise de rançon pour la préservation de leurs enfants.

Néanmoins, quelques enfants des élites traditionnelles, proches collaborateurs de l'administration coloniale, objets de surveillance et de pression, n'ont pas pu échapper à ce recrutement (des rafles). Ils ont bénéficié de cette formation avec les enfants des tirailleurs aux métiers des travailleurs subalternes (auxiliaires) indispensables au fonctionnement de la machine administrative tel que : des boys, des palefreniers, des menuisiers, des maçons, des mécaniciens, d'aides infirmiers, des maîtres d'école, des commis et des interprètes.

A partir de 1935, date du rétablissement du sultanat du Ouaddaï et de l'intronisation du sultan Mahamat Ourada, formé à l'école franco-arabe de Saint-Louis du Sénégal (dite école des otages, puis école des fils des chefs) de 1913 à 1919 après un bref passage (quelques mois) à Alger au Lycée Ben-Aknoun. Grâce aux tournées de sensibilisations entreprises par ce dernier à travers les villages des sept cantons Mabas, la population a consenti à envoyer les enfants à l'école française d'une manière timide, à l'école des fils des chefs installée dans l'enceinte du palais royal au quartier Djatinié puis à l'école du centre du quartier Am-Siégo.

Ce n'est qu'à partir de 1955 et surtout à partir de 1960 que les Mabas ont compris l'importance de l'école et y envoyèrent massivement leurs enfants car certaines valeurs de la société traditionnelle sont en contradiction avec les principes de l'édification du Tchad en construction. Vue cette évolution des mentalités, les garçons tout comme les filles accédèrent à l'école française ou bilingue franco-arabe sans entrave, renforcé par la création des écoles dans tous les chefs-lieux des cantons et des sous-préfectures de la région par le Ministère de l'éducation nationale. Tous ces facteurs ont également persuadé les Kabartous d'envoyer leurs enfants à l'école des blancs surtout ceux habitant les agglomérations d'Abéché et d'Adré en particulier.

Aujourd'hui, on rencontre un nombre non négligeable des cadres francophones ou arabophones mabas d'origine Kabartou formés dans les grandes écoles et universités au service de l'administration locale ou centrale publique et privée exerçant les fonctions (profession) : d'administrateurs, de commis, d'enseignants, d'informaticiens, des ingénieurs, des officiers dans l'armée ainsi que des universitaires sans oublier ceux qui sont en formation actuellement dans les instituts et universités du pays et à l'extérieur. Ce réveil doublé d'un engouement pour l'acquisition des connaissances (sciences) du monde moderne en perpétuel mouvement et en mutation vers l'excellence, même s'il est tardif n'a pas encore tout compte fait comblé le retard accusé par les Mabas en général et les Kabartous en particulier dans le domaine de la scolarisation freinée un tant soit peu par l'existence d'un sentiment de méfiance, de résistance et de l'influence encore vivace de la culture et des valeurs de la société traditionnelle qui subsistent toujours dans les esprits de la majorité des ouaddaïens surtout des ruraux.

VI- Evolution et mutation sur les plans économique, social et culturel des Kabartous au sein de la communauté ouaddaïenne

Comme tous les autres clans Mabas, les Kabartous, du moins ceux de la campagne rurale sont des paysans (agriculteurs et éleveurs). Nous avons rapporté un peu plus haut que certains Maba Kabartous sont même devenus des nomades (transhumants) en voie d'arabisation au détriment de leur langue d'origine. Cette évolution est à la base de leur esprit d'ouverture. Très entreprenants et combatifs, on les rencontre dans presque toute la zone, surtout dans les grandes agglomérations et les gros villages qui tiennent des marchés hebdomadaires où ils s'adonnent au petit commerce par la tenue des boutiques, des dépôts d'alimentations, de la vente des abats, de la boucherie et des grillades sans tabou ni ostracisme. Cet engouement pour l'entrepreneuriat dénote une mutation certaine des esprits vers une ouverture réciproque avec les autres clans Mabas qui sont facilités par des alliances matrimoniales contractées librement et naturellement sans aucune entrave ou tabou avec les autres clans ou ethnies telles que les Khouchtas, les Karanguas, les ethnies arabes, les Bornos, les Fallatas, les Massalats, etc... Cette situation a renforcé et réaffirmé leur place prépondérante au sein de la société, confirmant ainsi une évolution vers un métissage voire un brassage avec les autres clans et ethnies qui composent la population du Ouaddaï dans son ensemble malgré l'existence de quelques réticences et résistances réciproques avérés basés sur certaines valeurs et critères rétrogrades d'un autre âge.

Conclusion

En guise de conclusion à cette modeste contribution à la connaissance de l'histoire du Ouaddaï dont le clan Maba Kabartou fait partie intégrante, nous nous sommes efforcés, d'examiner et d'étudier le cheminement voire l'évolution de l'histoire du sultanat du Ouaddaï avec la mise en exergue de la contribution et des rôles assumés par le clan Kabartou afin de nous permettre de réécrire leur histoire avec la contribution active des concernés également en tant que personnes ressources parmi tant d'autres.

En effet, les clans Kabartous, d'après les documents en notre possession, l'un des clans Mabas présents à l'instauration du sultanat ouaddaïen (1635), a joué un rôle primordial par les prêches de l'Islam et son imposition par la force (guerre) à l'édification et à la consolidation des structures étatiques du sultanat libéré du joug de la Dynastie des Toundjours.

Les documents consultés nous ont permis de faire ressortir à travers cette étude l'apport combien non négligeable du clan Maba Kabartou dans les domaines politique, économique, social, religieux et culturel dans le cadre du sultanat au sein de la société maba et ouaddaïenne.

Cet éclairage nouveau sur l'identité et l'histoire du clan Kabartou nous a été facilité grâce à l'examen des ouvrages écrits ou produits sur la région du Ouaddaï par les historiens nationaux et étrangers et grâce également à nos enquêtes sur le terrain à l'écoute des sages du clan et des cadres qui n'ont pas hésité à nous fournir des documents (archives locales) de première main, c'est-à-dire inédits et des informations orales transmises par les sages Kabartous, gardiens de la tradition orale du clan, véhiculée d'une génération à une autre pour sa préservation et sa transmission à la postérité et cela grâce à l'implication des patriotes issus de ce clan, soucieux de la publication de ce travail qui corrigera nous l'espérons les données erronées contenues dans une étude produite antérieurement.

Bref, c'est une étude de réconfirmation de la vraie place et du statut du clan Kabartou, clan Maba évoluant au sein de la communauté ouaddaïenne d'égal pied d'égalité ayant les mêmes droits, les mêmes devoirs, utilisant la même langue, partageant la même culture et la même histoire qui n'est pas indistincte de l'histoire du Ouaddaï, elle en est un élément central.

Annexes

Annexe 1:

Extrait d'une étude sur le Dar-Ouaddaï, chapitre : les sept Gouverneurs et les régions sous leurs administrations au temps d'Abdel Karim le rénovateur de l'Islam, fondateur du sultanat du Ouaddaï, cf. pp: 20-21 par Abdallah Mahamat Adam Abou- Nadiffa, professeur associé à la faculté de l'éducation et des études islamiques, section de la langue arabe de l'université Mondiale Africaine de Khartoum (Soudan).

Annexe 2:

Arbre généalogique du clan Maba Kabartou, dressé et conservé par les sages du clan, selon les us, les coutumes et les traditions chez les maba du Ouaddaï. Document sans datation.

Annexe 3:

Ferrandi, J : Un chevalier noir. In revue l'Illustration du 17 février 1912. N° 3599. Paris.

NB : Les deux documents en langue arabe, traduit en français par le Docteur Mahamat Al-Boukhari Adam Barka nous ont été fourni gracieusement par un sage érudit, spécialiste de l'histoire des traditions orales du clan.

Les sept premiers compagnons et gouverneurs des sept régions du sultanat du Ouaddaï à sa création par le 1^{er} sultan Abdelkerim Djadadal Islam

- 1- Le **Cheikh Aba Malik** Gouverneur de la région de Marfa, de l'Est à l'Ouest ainsi que le pays Kachméré et de ses environs. Le chef-lieu de cette région est Marfa Hougouné. Il a séjourné comme prêcheur jusqu'à sa mort. Il a été enterré dans cette localité et son tombeau se trouve à l'intérieur de la grande Mosquée. J'ai eu l'opportunité de voir ledit tombeau lorsque j'avais sept ans (l'auteur de ce texte).
- 2- Le **Cheikh Ali Dinar**, Gouverneur de la Région de Kalsan (كلسن) à l'Est d'Abéché actuel jusqu'à la frontière Est, le Sud, le Nord et ses environs.
- 3- Le **Cheikh Hanafiyan**, Gouverneur de la Région de Kadonne et ses environnants de tous les côtés.
- 4- Le **Cheikh Abdarak (Aboudarack)** ou **Fôt Abou-Darak** Gouverneur de la région Ab - Magar et des environs de tous les côtés. Ce Cheikh est l'arrière grand Père (ancêtre) des Kabartou. Il était le responsable de la communication (porte-parole du Sultan) du Dar Ouaddaï à la fondation de l'Etat islamique. Il avait la charge de faire appliquer la Charia et autres décisions de Justice, par les membres du clan Kabartou.
- 5- Le **Cheikh Bololo** (بللو) Gouverneur des Etats de Bilala, du Baguirni et leurs environs.
- 6- Le **Cheikh Doud (Did)** Gouverneur de la Région d'Oum – Hadjer et de ses environs du Sud au Nord.
- 7- Par contre le **Cheick Abdel Karim Ben Djame** étant le sultan, il a présidé à la destinée du pays. Peut- être ce découpage fait en son temps par le grand Sultan combattant pour l'islam, que Dieu ait son âme, est- il la cause pour que le nombre des cantons au Ouaddaï n'excède pas les sept, malgré les troubles périodiques qu'a connu l'histoire du Sultanat ?

Traduction des pages 20 et 21.

السلطة السبعة و ولاية الداعية عبد العزيز بن عبد الله

- غرس السلوك الإسلامي السليم في نفوسهم.
- إبعادهم عن الرذائل والموبقات والتفكير عنها.
- إنشاء مساجد لأداء الصلوات جمعة وجماعة ، وذورا لحفظ القرآن الكريم.
- تأسيس إدارة لكل قرية استجاب أهلها لدعوته ، إدارة مكونة من الأجوياء هم أعيان البلد ، وأما
- إمام يؤم المسلمين في صلواتهم ، وإمام آخر يقوم بشؤون القرية ، ويرعى مصالح الناس ، ويأمر في
- قضائهم ، ويفصل فيها إن أمكنه ذلك ، وإلا رجمه إليه ، ويصمى الإمام الآخر إمام الناس ، فكل
- قائما بأمورها ومسؤولا أمام رئيسها ، وقد أدركنا هذا التنظيم ، وما يزال مسؤولا به في دار وكان
- ضم العلماء السابقين (٩) له في الدعوة إلى هذه المنطقة ، والذين علمهم وتربوهم في الدعوة والمعرفة
- عليها.
- كتابة رسائل إلى الملوك ، ورؤوس القبائل وأجوياء أهل القرى وكبرائهم
- بث روح الجهاد في سبيل الله تعالى لمن حاربهم ، ومن وقف أمام الدعوة والدعاة عثرة ، ومن يؤذي
- من آمن بالله وحده لا شريك له.
- وضع نظام للدولة الحديثة . وبموجبه قسم البلاد إلى سبعة أقاليم ، وعين على كل إقليم من الأقاليم
- السبعة عالما - وهو بمثابة وال عليه - لتوسيع الدعوة ، ونشر الدين ، علاوة على المسؤوليات
- الأخرى. وكان العلماء الدعاة المصلحين الذين عينهم ولاية ستة (١٠) ، وأقام بتوزيعهم على الدوائر
- الآتية:
- 1. عين الشيخ أب مالك (أبا مالك) واليا على إقليم مرقية (مرقية) شرقا وغربا ، وبلد (كشمير) وما
- جاورها من الجهات ، وكان مقر هذا الإقليم (مرقية حَقْنَن) ، وأقام فيها داعيا إلى الله تعالى حتى
- أتاه اليقين ، ودفن فيها ، وقبره داخل المسجد الكبير لهذه المدينة ، وقد رأيت ، وعصري زهاء
- سبع سنوات (٩).
- 2. جعل الشيخ علي دينار واليا على إقليم (كلصن) شرق أئشنة الآن ، إلى آخر الحدود الصينية
- أي الشرقية وجنوبا وشمالا وما جاورها.
- 3. أقام الشيخ حنقيا واليا على إقليم (كدون) ، وما وراءها من كل الجهات .
- 4. جعل الشيخ أب درك (أبدرك) واليا على إقليم (أبا مقر) ، وما جاورها من كل الجهات التي
- تليها ، وهذا الشيخ هو أبو الكبريتو (١٠) الذين كانوا مسؤولين عن الإعلام في دار وكان أب
- الدولة الإسلامية . وهم - أيضا - أهل الضبط والربط الذين يقومون بتفصيل الأحكام القضائية

Le grand père
de Kabartou
Fet Abu Darak
ou Alaparak

عزير الشجر بانثو واليا على اقليم دار بلاد وياقري . و بعد ذلك عاد الى دار بلاد .
6. جعل الشيخ ديد واليا على اقليم ام حجر . و بعد ذلك عاد الى دار بلاد .
و اما الشيخ عبد الكريم بن جامع فهو الحاكم العام المشرف على البلاد كلها . اهل هذا التقسيم
الذي قام به المجاهد الكريم - رحمه الله عليه - هو السلب في ان ملوك و ذاي سبعة في بعض الايام .
- و من أعماله قبل بناء (وارا) إسقاط الملوك و رؤوس القبائل المعاندین لدعوته الإصلاحية
التجديدية ، و سدنة الوثنية ، و دعاء الفساد ، و بخاصة دارد الميراني . تلك التجارب من حيث قام المجاهد
عبد الكريم بمحاربته محاربة قوية ، حتى وصل إلى بلد (كرس) . و لم يخلص من عبد الكريم
و معاونيه حتى وصل إلى قري ، ثم إلى كاتم (11) . و رجعوا بعد فراره إلى مستقر الدولة .
قال الدكتور هنري بارث في بدء حديثه عن و ذاي : " لقد رأينا عند حديثنا عن تاريخ الباقري ان
قبيلة التنجر كانت قد أسست إميراطورية كبيرة ، ولكن تلك الإميراطورية تفتت إلى أشلاء في اقل من
سنة عام من تأسيسها . نظرا ، لأنها كانت موقفة من عناصر محاربة الأعراق ، و نقطة مع بعض
ربط ضعيف . كانت القرية هي أولى الجوانب التي تمسكت من الدولة . و بعد ذلك
السلطان (كورو) (12) سلطان السلطنة سليمان أول ملك مسلم في دار قور - و هو يرمي الشجر في نهر
الأقاليم ، و من ثم اخضاعها لسيطرة القور . و أما مركز الإميراطورية فقد سقط عام 1020 هـ .
على يد السلطان عبد الكريم بن بيس (14) . و تأسست سلطنة الوذاي الإسلامية ، عندما قام بغير
اراضي التنجر و قبا لمدائن ، كانت سائدة حينذاك (15) .
- توحيد قبائل الميا جميعا ، و قيادته لهم في ثورة تصحيحية مستقلة ، و تأسيس حكم إسلامي بهم (16)
امتد قرونا .
- جعله قبائل الميا أصل السلطنة الإسلامية ، و لحسنها و سيئتها ، إذ لا تتعد السلطنة و لا يتراج
سلطان . و في هذه الدولة إلا منهم ، و بوجودهم و موافقتهم ، و بخاصة القبائل الأربعة منهم هي :
ساقا ، مذبا ، مولا و كريس .

(تتابعون تنمية المعاصرين في العدد القادم)

(1) الآية : 30 من سورة البقرة . (2) الآية : 1 من سورة النساء . (3) الآية : 26 من سورة آل عمران . (4) قال الأستاذ عثمان علي محمد :
" ... و هذه اللفظة معناها بلهجة و ذاي غير حسن ، يقولون : فلان رجل فسل ، بمعنى غير كريم او لا اخلاق له ... " لمحات من التاريخ
الإسلامي التشادي / 7 ، مخطوط توجد منه نسخة في مكتبي . (5) المرجع السابق / 8-12 (6) تاريخ علماء تشاد و منبجة الكتيب / 10 ، مخطوط
(7) المرجع السابق / 11 . (8) المرجع السابق / 12 . (9) حين ذهبت مع والدي في ركاب فيه الفكي عبد الله بنوي أحمد بن خلتي اطل الله عزه
- اني تلك المدينة ، يريدون سوفها لجلب الغلال منها . (10) تاريخ علماء تشاد و منبجة الكتيب / 10 . (11) مجموعة مختارة من لغات وسط
إفريقيا - الملحق المبع ترجمه الأستاذ سليمان اسماعيل عبد الله - مخطوط تحت مراجعتي . (12) كان السلطان داني أو سلاطين أسرة كبرا
التي انتزعت حكم دار قور من التنجر . ثم خلفه ابنه كورو ثم سليمان بن كورو ، و هو سليمان سولنج . برانج تاريخ السودان / 1142-1171
تمكي شبكة (13) توافقه سنة 1611م (14) الصواب : جلع . و (يلى) ترجمة سينية لـ (جلع) . (15) ميمرغات مختارة من لغات وسط
إفريقيا - الملحق المبع . (16) ورقلت مصورة من بحث مخطوط عنوانه " سلطنة و ذاي " - لجنير .

أ. د. عبد الله محمد ادم أبو نصيفة :

أستاذ مشارك بكلية التربية و الدراسات الإسلامية - قسم اللغة العربية - جامعة إفريقيا العالمية
له العديد من المؤلفات من بينها كتاب : (برامبا) .

Arbre généalogique du clan Maba Kabartou

Au Nom de Dieu le Clément le Miséricordieux, que la paix soit sur le Prophète Mohamed, sa lignée et ses compagnons.

Chapitre de l'arbre généalogique d'El Abass Yazid Ibni Maawiya Al – Abass ibni Maawiya, Djamé le grand père de Amsi Al - lamine ibni Al abass Djawde Al- Ahmar Al- Abassi ibni Amsi Al – lamine, qui a engendré Djamé et Djamé a engendré Abdelkarim Dawdé Al Ahmar qui a engendré Fôt Abdelkerim Djadada al- islam (rénovateur de l'islam) avec ses soldats accompagné de ses sept fidèles compagnons, les quatre sont des Saints parmi lesquels Abdel Kerim est le Sultan et Fôt l'ancêtre des Kabartous. Fôt ibni Chams Adine Al Raw (Opinion), le Grand Père de Al Mahamadou est parti à Médine où il a visité la tombe du Prophète Mohamed puis il est reparti à la Mecque puis il a traversé la mer pour aller vers les idolâtres qui adorent les statuts afin de les convertir à l'islam.

Le Cherif Fôt a rejoint (خاتم) Abdel Kerim pour combattre les infidèles, ils ont détruit ensemble les statuts et érigé des mosquées dans lesquelles ils ont prié et passé le mois du Ramadan. Puis il est reparti pour effectuer le pèlerinage. Abdel Kerim et ses soldats, sept compagnons parmi lesquels Fôt, ancêtre des Kabartous, ibni Chams ibni Hamza, ibni Saleh, ibni Yacoub ibni Saad, ibni Saïd ibni Mohamed ibni Abyad, ibni Altalib, ibni Mohamed ibni Yacoub ibni Ishakh ibni Souleyman ibni Abyad, ibni Fôt et salutations à Abdel Kerim et à ses partisans.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ
 وَصَلَّى اللَّهُ عَلَى سَيِّدِنَا مُحَمَّدٍ وَعَلَى آلِهِ وَصَحْبِهِ وَسَلَّمَ تَسْلِيمًا
 بَابُ الْقُرْمَةِ الْقَبَاسِ بْنِ يَزِيدَ بْنِ مَعْوَى الْقَبَاسِ بْنِ مَعَاوِيَةَ
 بِجَامِعِ جَدِّهِمْ الْأَمْسِيِّ اللَّمِيمِ بْنِ الْقَبَاسِ جَدُّ الْأَخْمَرِ الْقَبَاسِ
 سِبْ بْنِ الْأَمْسِيِّ اللَّمِيمِ بِجَامِعِ جَامِعِ جَابِ عَبْدِ الْكَرِيمِ جَدُّ
 الْأَخْمَرِ جَابِ فَوْتِ عَبْدِ الْكَرِيمِ جَدُّ الْإِسْلَامِ مَعَ جُنُودِهِ سَبْقَةَ
 رِجَالِهِ الْأَزْبَقَةِ أَوْ لِيَاءِ اللَّهِ عَبْدُ الْكَرِيمِ سُلْطَانُ مِنْهُمْ فَوْتٌ جَدُّ
 الْكَبِيرِ ثَوْفُونُ بْنُ شَمْسٍ عَدِيْمِ الرَّابِ جَدُّ الْمَحَامِدِ وَسَارِ
 مِنَ الشَّلَامِ إِلَى الْمَكَّةِ بَيْتِ اللَّهِ الْحَرَامِ وَسَارِ إِلَى قَبْرِ السَّيِّدِ
 الشَّرِيفِ مُحَمَّدٍ صَلَّى اللَّهُ عَلَيْهِ وَسَلَّمَ وَرَجَعَ إِلَى الْمَكَّةِ بَيْتِ
 اللَّهِ الْحَرَامِ وَقَطَعَ الْبَحْرَ وَسَارَ إِلَى الْكُفَّارِ مَا يَقْبِذُ اللَّهُ إِلَّا
 يَقْبِذُوا نَا الْأَضْمَاءَ الشَّرِيفِ خَاتَمَ عَبْدِ الْكَرِيمِ قَاتِلَ الْكُفَّارِ
 وَكَثْرَ الْأَضْمَاءَ وَغَمَرَ الْمَسْلُوحَ الْإِنْسِ وَوَجَدَ وَصَلَّ وَصَامَ
 صَلَاتَهُ رَمَضَانَ وَأَفْطَرَهُ أَجْمَعَ عَبْدُ بَيْتِ اللَّهِ الْحَرَامِ عَبْدُ الْكَرِيمِ مَعَ
 جُنُودِهِ سَبْقَةَ رِجَالِهِ مِنْهُمْ فَوْتٌ جَدُّ الْكَبِيرِ ثَوْفُونُ بْنُ شَمْسٍ
 هَمَزُ بْنُ خَالِجِ بْنِ يَلْقُوبَ بْنِ سَلْدِ بْنِ سَلِيدِ بْنِ مُحَمَّدِ بْنِ
 أَبِي بَكْرٍ بْنِ الطَّالِبِ بْنِ مُحَمَّدِ بْنِ يَلْقُوبَ بْنِ إِسْحَاقَ بْنِ
 سُلَيْمَانَ بْنِ أَبِي بَكْرٍ بْنِ فَوْتٍ وَسَلَّمَ عَلَى عَبْدِ الْكَرِيمِ

مَعَ جُنُودِهِ وَسَلَّمَ



UN CHEVALIER NOIR

Nous avons commenté de notre mieux, la semaine dernière, les impressionnantes photographies de la soumission de Doudmourah, ancien sultan du Ouaddaï. Mais voici, de cet évènement africain, un récit direct, vivant et complet. Il a été écrit, pour un de ses amis, par un des distingués officiers qui secondent à Abéché, le colonel Largeau. C'est une éloquente et sobre page qui doit trouver place dans les fastes de notre conquête de l'Afrique :

Abéché, 2 novembre 1911

Doudmourah était devenu au Ouaddaï, par sa persistance à lutter, par sa ténacité que les revers n'avaient pas fléchi, une sorte de héros de chanson de geste comme la France en a connu au temps de Bertrand Le Born.

L'homme était d'ailleurs séduisant, malgré sa réputation justifiée de cruauté. Grand et fort, la figure pleine et énergique, la face large avec un léger collier de barbe brune, excellent cavalier, toujours maître de lui, parlant avec réflexion, lentement, posément, d'une culture supérieure à celle des petits sultans de ce pays, Doudmourah jouissait d'un grand prestige, d'autant plus que ces qualités personnelles s'appuyaient sur une généalogie glorieuse qui fait de lui l'indiscutable sultan légitime du Ouaddaï, le descendant direct d'Abd el Karim el Abassi (...). Les indigènes de ce pays disent couramment : « Doudmourah peut tuer et piller, lui ! Il a le droit de le faire : les autres non ! »

Doudmourah a perdu son trône il y'a maintenant deux ans et demi. On sait mieux qu'autrefois à combien peu de chose a tenu le succès inespéré de Fiegenschuh, les 1^{er} et 2 juin 1909. Doudmourah, pendant ces deux journées, avait scindé son armée. La plus grosse fraction était sous les ordres de son aguid favori, l'aguid el Djeadné Abdallah (aujourd'hui son compagnon d'infortune) ; l'autre fraction était commandée par un jeune homme de haute lignée, son beau-frère, l'aguid el Mahamid Ahmed. Celui-ci avait 700 fusils. Son rôle devait être de prendre à revers la petite troupe française de 180 fusils ! El Djeadné disposait, lui, de plus 4000 fusils.

Si l'aguid el Mahamid Ahmed avait exécuté la manœuvre prescrite, il se serait rabattu sur les dernières de Fiegenschuh, que contenait de front l'aguid el Djeadné. Mais Ahmed fit une « ragusade ». Tout comme Marmont, traître à l'empereur, Ahmed, qui était las de la guerre, ne marcha pas contre les français, et en pleine bataille, au lieu de se porter à l'ouest, prit la route de

l'est ! Doudmourah s'aperçu de la trahison, car il assistait au combat sur un « rifaï » (bourricot d'Egypte que les sultans et les grands montent volontiers). Il fit poursuivre le traître et un combat parallèle au nôtre, et qui arrangeait bien nos affaires, s'engagea ainsi à notre insu. Trahi par ses féodaux qui, depuis huit ans, tenaient campagne et ressentaient cette lassitude que Ney, à Fontainebleau, exposa si brutalement en avril 1814 à Napoléon, Doudmourah fut battu, quitta le Ouaddaï et se retira chez les Senoussites de l'Ennedi. On connaît la suite. Il attaqua les troupes à Biltine en avril 1910 ; il fomenta les troubles du Massalit, prit part au combat de Doroté qui nous a coûté Moll (novembre 1910) ; enfin, plus près de nous, il souleva les Kodoïs, montagnards du Nord, farouches et animés envers leurs sultans légitimes d'un loyalisme qui prend sa source dans leur droit d'élection. La tradition veut, en effet, que le sultan soit fils d'une femme kodoï et d'un père Haouali.

Partout battu et en dernier lieu à Shokkoyan (29 juin 1911), Doudmourah tenta à la fin de juillet une dernière partie ; il envoya son aguid el Djeadné dans le pays kodoï et fomenta une deuxième révolte, qui fut, comme la première vite et durement réprimée.

Doudmourah lui aussi connut alors la lassitude. Le colonel Largeau, qui déjà, en 1903 et 1907, avait entrepris de le convaincre, lui avait même fait alors un cadeau, reprit la correspondance au mois de juillet après la défaite de Shokkoyan. Doudmourah accepta ses propositions nouvelles d'autant plus vite que le sultan du Massalit, Andoka, chez lequel il s'était réfugié, ne voyait pas arriver sans inquiétude les 500 tirailleurs et la batterie d'artillerie de renfort qui avaient quitté Ati en septembre à destination d'Abéché.

Andoka, sur l'ordre du colonel Largeau, invita donc Doudmourah à se soumettre. Et il se soumit. Des conditions de la reddition elle-même je ne dirai rien ; ce qui est intéressant, c'est l'arrivée de Doudmourah dans son ancienne capitale, le séjour de cinq jours qu'il fit et son départ. De telles scènes en effet dépassent le Ouaddaï ; c'est de l'humanité toute pure, et pendant ces journées je me suis surpris à plaindre Doudmourah, le sultan cruel.

Il est arrivé le 27 octobre au matin, vers 8 heures, entouré d'une suite de 110 cavaliers et 130 piétons. On avait envoyé à sa rencontre 3 capitaines, 5 lieutenants, 2 compagnies et près de 250 chevaux du sultan Acyl, - le successeur. J'étais, au moment où le sultan Doudmourah fut signalé, venant du Sud-est, sur une haute terrasse avec le colonel. A la jumelle on voyait s'avancer le nuage de poussière. Je dis au colonel : « J'ai envie d'aller voir ». Je montais à cheval et partis au galop. Doudmourah était habillé de blanc ; il montait un cheval blanc – pourquoi ne pas le dire : c'était celui de Moll, pris par les Massalits à Doroté – et devant lui marchaient des spahis, puis ses aguids ; à droite et à gauche, des tirailleurs ; derrière sa mère, imposante, la tête couverte d'un voile, sur un chameau richement caparaçonné ; derrière sa mère, les hababa (les princesses des femmes). C'était un millier de personnes, dont près de 500 cavaliers, qui s'avançaient dans la clarté d'une belle matinée. Les montagnes, qui font à Abéché une ceinture

de 30 kilomètres de diamètre et qui ont des arêtes vives, découpaient le ciel sans nuage, et toute la ville bien éclairée est apparue au sultan comme terre promise, puis défendue.

Doudmourah s'était enveloppé la tête d'un turban blanc qui revenait sur sa bouche ; on voyait que ses deux yeux. Quand il est arrivé à hauteur des cuisines du camp, des cris se sont fait entendre, des you-yous : c'étaient les femmes de nos tirailleurs qui chantaient la défaite de celui qui avait tant tué de tirailleurs. En face, au contraire, du côté de la ville, des femmes pleuraient : celles-là étaient les sœurs de l'ex-sultan et toutes les clientes de l'ancienne cour qui pensaient au passé heureux que leur rappelaient le revenant.

On a conduit Doudmourah dans un enclos où on lui avait préparé une dizaine de cases. Sa mère, la Momo, et les hababa sont venues faire agenouiller leurs chameaux devant le mur de la prison (c'était le bâtiment de la douane qui avait été attribué à Doudmourah pendant son séjour à Abéché) et sont entrées. Quelle déchéance ! La reine mère, propriétaire autrefois de la moitié du Ouaddaï, revenait ainsi dans son ancienne capitale !

Le colonel Largeau a adouci autant qu'il a pu les angoisses de toute la famille ; il a envoyé le commandant Hilaire porté à Doudmourah l'assurance que tous les égards que méritait son infortune lui seraient prodigués et les français n'ont qu'un aman.

J'ai suivi le commandant. Doudmourah était assis, le dos appuyé à une case, ayant à sa droite l'aguid Djeadné, le fidèle, et l'aguid Salamat Djimé qui ne l'avaient jamais quitté. A toutes les paroles du commandant Hilaire, Doudmourah répondait : « Zehn ! Zehn ! Zehn ! » ce qui veut dire « Bien ! ». Mais, lorsque le commandant a dit : N'aie pas peur ! », il a fait un geste rapide et comme excédé et a répondu : « Je n'ai pas peur ! ». Il avait l'air écrasé d'avoir, dans son ancienne capitale, à faire une confession publique et à affirmer qu'il n'avait pas peur. On lui demanda ce qu'il ne voulait qu'on lui fasse « ne pas être séparé de mes deux aguids, ne pas être attaché ». Il est resté cinq jours très visité par sa famille (...). Une des quatre visites au colonel mérite une mention. C'est celle où il a rencontré le sultan Acyl son successeur.

Doudmourah était venu le premier et s'était assis sur un tapis en face du colonel ; Acyl s'était présenté à son tour, ignorant que Doudmourah était là. Le colonel, ne voulant pas les mettre en face l'un de l'autre à l'improviste, leur demanda s'ils ne redoutaient pas l'entrevue ; ils l'acceptèrent. Acyl entra. Ils se serrèrent la main. (Louis XVIII serrant la main à Bonaparte ?). Mais Acyl prit l'attitude d'un humble, d'un parent pauvre devant le vaincu Doudmourah. Il refusa de s'asseoir sur le tapis et se plaça sur le sable. Il se fit tout petit. Doudmourah, généreux, le remercia d'avoir eu soin de ses enfants pendant son exil et lui dit : « Je n'ai qu'un reproche à te faire : c'est de ne pas m'avoir envoyé saluer quand tu as su que j'arrivais pour me rendre aux français. »

Le 31, a lieu une grande revue à laquelle a assisté Doudmourah. Il y avait là 600 tirailleurs, une section d'artillerie à chameaux et une section d'artillerie à mulets, l'escadron mixte de Chalain, près de 800 hommes, 4 canons, 200 chevaux. Doudmourah était pétrifié. Il a dit à l'aguid el Djeadné : « Si j'avais su ! »

Enfin Doudmourah a quitté Abéché, hier, jour de la Toussaint.

Le départ a été plus émouvant encore que l'arrivée. Il y eut beaucoup de larmes. J'ai vu de vieilles bonnes femmes, de vieilles négresses aux cheveux blancs, bénir les petits enfants de Doudmourah (il a 3 garçons et 9 filles) dans un geste familial à nos grand'mère, les deux mains sur leur front. Je me suis approché de l'une d'elles et je lui ai dit : « Doudmourah va à Fort-Lamy ; il y sera bien, ses enfants aussi. Pourquoi pleures-tu ? » Elle m'a répondu : « Qu'ils y soient bien, qu'ils y soient mal, c'est la volonté de Dieu ».

Il est parti à 4 heures, sur son cheval fougueux qui piaffait. Il était vêtu simplement, bien plus simplement qu'à son arrivée ; cela sentait déjà l'exil. Sa mère, la Momo, l'accompagnait, avec ces sept femmes. On a revu les chameaux chargés de ces gracieuses créatures enveloppées de gaze de couleur, les petits enfants par groupe de trois ou quatre sur les bons dromadaires, et le jeune Bachir, l'aîné, sur un cheval vigoureux.

Au dernier moment, l'aguid Salamat Djimé hésitait à suivre son maître. Ah ! Ces départs pour l'île d'Elbe, quelle pierre de touche pour les dévouements !...

JEAN FERRANDI

Références Bibliographiques

- Bruel, G. 1918. L'Afrique Equatoriale Française, Paris, éd. Emile Larose
- Carbou, H. 1912 : La région du Tchad et du Ouaddaï. Paris, éd. Lerroux, T2, 277 p cf. pp 105-269 sur la population du Ouaddaï.
- Cornet, Cne 1911 : Au Tchad, trois ans chez les sénousites, les ouaddaïens et les kirdis. éd. Plon, Paris. 386 p.
- Doutoum, M. A .1983 : La colonisation française et la question musulmane au Tchad : l'exemple du Sultanat du Ouaddaï (1895 – 1945), thèse de Doctorat de 3^{em} cycle en Histoire contemporaine. Paris, Université de la Sorbonne, Paris IV. Polycopié.
- Doutoum, M. A .1997 : Abéché, 15 novembre 1917 : chronique d'un massacre au coupe-coupe. Université de N'Djamena-Tchad, éd. Centre Al-Mouna.
- El -Tounsy Mohammed Ibn Omar. 1851. Voyage au Ouaddaï. Traduit de l'arabe par le Dr. Perron, Paris, éd. Duprat. 858 p.
- Fabre, P. 1936 : Les heures d'Abéché. Marseille, éd. Les Cahiers du Sud. 285 p.
- Ferrandi, J. 1912 : Un chevalier noir. In revue l'Illustration, n°3599. Pp : 121 – 122 sur la reddition du sultan Doud-Mourra, son arrivée à Abéché, son séjour et son départ en exil à Fort-Lamy (N'Djamena).
- Ferrandi, J. 1913: Abéché, capitale du Ouaddaï. Ed. BCAF. Paris – Tirage spécial. Renseignements généraux. 72 p.
- Germain. 1944-1946 : La politique française au Ouaddaï. Mémoire de l'ENFOM, Côte n°19. 51 p.
- Khayar, I.H. 1976 : Le refus de l'école : Contribution à l'étude des problèmes de l'éducation chez les musulmans du Ouaddaï (Tchad). éd. Maisonneuve. Paris. 140 p.
- Khayar, I.H. 1985 : Regards sur les élites ouaddaïennes. éd. CNRS. Paris, 231 p.
- Hilaire, J. 1930 : Du Cingo au Nil, Ouaddaï Cinq ans d'arrêt. Marseille, éd. ASCG cf. chapitre « les vêpres ouaddaïennes » sur le drame du coupe-coupe.
- Le Rouvreur, A. 1989 : Sahéliens et Sahariens du Tchad. Paris, 2^{ème} éd. l'Harmatan.

- Magnant, J.P. 1992 : L'Islam au Tchad, Bordeaux, éd. CEAN, 150 p. cf. chapitre « l'Islam au Ouaddaï avant et pendant la colonisation française » par Mahamat Adoum Doutoum.
- Moukhtar, B.M. 1982 : De 1909 à 1960 aux confins des états : des peuples du Tchad oriental et leur évolution dans un Ouaddaï statique. Thèse de Doctorat de 3^{ème} cycle en Histoire, Université Paris III, Jussieu.
- Nachtigal, G. 1903 : Le voyage de Nachtigal au Ouaddaï. Traduit de l'allemand par J. Van Vollenhoven. Paris, éd. RG du BCAF, n°4.
- Trenga, G.1947 : Le Bura–Mabang du Ouaddaï. Paris.éd. Institut d'Ethnologie.

Table des matières

| | |
|---|----|
| Note Préliminaire | 2 |
| Introduction | 4 |
| I- Les différents rôles des Kabartous au sein du sultanat | 4 |
| II- Les Kabartous Mythe fondateur du clan..... | 5 |
| III- La localisation géographique des Kabartous dans la région | 6 |
| IV- La contribution de l'élite religieuse dans la propagation de l'Islam au Ouaddaï | 10 |
| V- La Problématique de la scolarisation à l'école française..... | 11 |
| VI- Evolution et mutation sur les plans économique, social et culturel des Kabartous au sein de la communauté ouaddaïenne | 13 |
| Conclusion | 13 |
| Annexes..... | 15 |
| Références Bibliographiques | 22 |
| Table des matières..... | 28 |